

## Hommage à Jacques Ferron

Donald Smith

Numéro 39, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40070ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Smith, D. (1985). Hommage à Jacques Ferron. *Lettres québécoises*, (39), 11–11.

# Hommage à Jacques Ferron

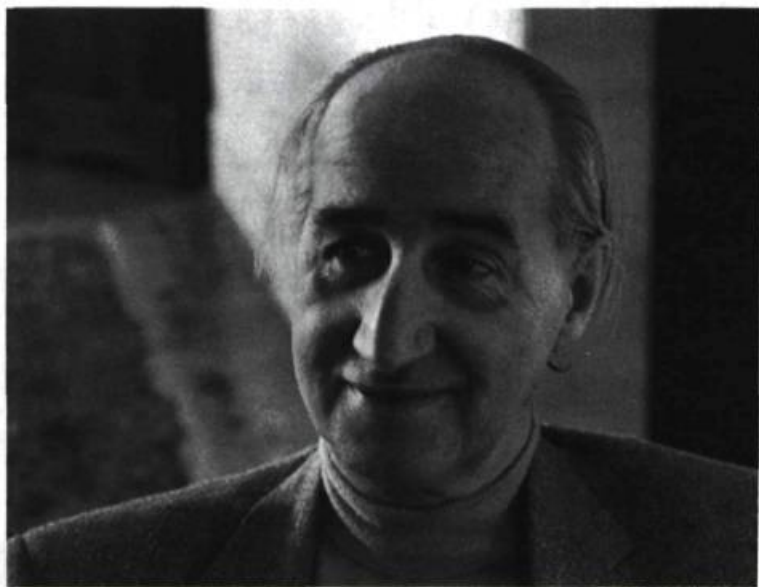


Photo: Kéro

Le Québec vient de perdre un de ses plus grands écrivains. Jacques Ferron est sans conteste l'auteur québécois le plus puissant, le plus original (aucun autre auteur contemporain de langue française n'a fait autant que lui pour redonner au conte ses lettres de noblesse), le plus complet (pour lui, la littérature était une façon de vivre, une vision du monde qui débouchait sur tous les aspects de la société, dévoilant, grâce à la fantaisie et à l'ironie, les innombrables injustices faites aux hommes, aux femmes, et aux enfants).

Jacques Ferron fut un homme exceptionnel. Patriote éclairé par une connaissance approfondie de l'histoire québécoise, médecin dévoué, ami des pauvres, des démunis, critique vitriolique de l'establishment médical, des «pillulaires» et chirurgiens irresponsables, des psychiatres «freudataires», le docteur Ferron a laissé sa marque sur sa profession.

Jacques Ferron fut aussi un père profondément attaché à ses enfants, les transformant même en personnages de son oeuvre littéraire. En 1977, j'ai eu l'honneur de l'interviewer pour *Lettres québécoises*. Je n'oublierai jamais notre promenade derrière sa maison. Je m'émerveillais de constater l'étendue du vaste bois, origine de la forêt «aérée, ba-

varde et enchantée» où la petite fille de Jacques Ferron, appelée Tinamer dans *L'Amélanquier*, passait ses après-midi. Monsieur Ferron et moi-même avons caressé le célèbre amélanquier, arbre «désinvolte et moqueur, de combine avec les oiseaux», pour citer la petite Ulysse, l'inoubliable Tit-en-Mer, la seule Alice du pays des merveilles québécois.

Ferron fut également l'écrivain polémiste le plus éloquent de ce siècle. Ses *Escarmouches* et *Historiettes* visent à rectifier la mythologie officielle et à corriger les iniquités de ce monde. Tout se passe au niveau de la caricature, de l'ironie et du bon humour d'un conteur de l'ancien temps. Le ton en est à la fois familier et étrangement elliptique, recelant, au détour des phrases, des charges acerbes dans la lignée d'Arthur Buies.

De tous les écrivains québécois, c'est Jacques Ferron qui s'est amusé le plus à incorporer dans son oeuvre des références à des auteurs d'ici et d'ailleurs, déambulant dans la littérature d'une façon tout à fait particulière. Charles Dickens, Louis Hémon, Nathaniel Hawthorne, Saint-Denys Garneau, etc. sont, dans l'oeuvre de Ferron, autant de signes qui amènent le lecteur à se poser de sérieuses questions sur la place de la littérature dans le monde d'aujourd'hui.

Grand admirateur de Molière, Ferron a commencé sa carrière comme dramaturge (plus de quinze pièces publiées). Son théâtre, fantaisiste à la façon du conteur qu'il a toujours été, n'a jamais passé la rampe. Pourtant, *Les Grands Soleils*, qui met en scène le drame des Patriotes, est une pièce qui mériterait d'être rejouée, tant sa puissance d'évocation et sa dramaturgie m'apparaissent exceptionnelles.

Ses deux recueils de contes (*Contes du pays incertains*, *Contes anglais*) l'ont rendu célèbre. Ce sont cependant les romans de Ferron que je préfère, ou plutôt les romans-contes, car seul *Le Ciel de Québec* s'apparente réellement au genre romanesque. Dans ses romans, Ferron ressuscite la tradition des conteurs «réduits au silence par la petite boîte installée dans chaque maison pour apprendre aux gens la passivité» (*Du fond de mon arrière-cuisine*). Il aime dans le conte la pudeur, la malice, les symboles qui véhiculent les idées d'une façon énigmatique et ensorcelante. Pour lui, le conte s'inspire d'une langue universelle, celle de l'enfant surtout. C'est pour cela que tous les contes du monde se ressemblent, «parlant» aux lecteurs à travers des images instinctives où prennent vie animaux et éléments de la nature. Pour Ferron, écrire, c'était raconter et transformer. Écoutons-le dans mon entrevue du mois d'avril 1977: «Dans l'acte d'écrire, les images se font à mesure. On ne sait pas ce qu'on fait. En inventant, on se fait plaisir. C'est une prouesse. On se découvre. L'écriture est un temps mort. Les heures passent et on ne s'en rend pas compte.» Léon de Portanqueu, de *L'Amélanquier*, prétend que chaque personne doit «se faire fabuleuse pour donner regain à un vieil héritage, relancer le conte qui fait partie des nécessités de la vie». Ces nécessités, Jacques Ferron les a vécues jusqu'au tréfonds de son être. Jacques Ferron, l'homme, n'est plus. Ses merveilleux «temps morts» demeureront, envoûtant les générations futures. □

Donald Smith